

## LE PÊCHEUR QUI VENDIT SON ÂME AU DIABLE

Veillées bretonnes TROISIÈME VEILLÉE

Source :

[https://fr.wikisource.org/wiki/Veill%C3%A9s\\_bretonnes/Troisi%C3%A8me\\_veill%C3%A9e#conte](https://fr.wikisource.org/wiki/Veill%C3%A9s_bretonnes/Troisi%C3%A8me_veill%C3%A9e#conte)

Il y avait autrefois, au Dourduff, près de Morlaix, un pêcheur nommé Kaour Gorvan, qui avait une femme et trois enfants en bas âge. Ses enfants se nommaient l'aîné, Robart, le second, Fanch, et le troisième, le plus jeune, Mabik, ainsi appelé parce que c'était l'enfant chéri de son père.

Ils vivaient assez misérablement, car, soit maladresse ou mauvaise chance, ou toute autre cause, le pauvre homme rentrait souvent sans avoir rien pris, ou si peu que c'était à peine assez pour nourrir sa famille, et très maigrement encore. Quant à aller au marché aux poissons, il ne fallait pas y songer ; de telle sorte qu'il n'y avait presque jamais le sou à la maison. La femme, voyant rentrer les autres pêcheurs avec leurs barques pleines, se dépitait et malmenait souvent son mari, l'appelant maladroit, paresseux, imbécile, et le reste. Le pauvre homme en était bien malheureux et redoutait tous les jours le moment de paraître devant elle.

Un jour, qu'il était en mer, comme à l'ordinaire, le soleil allait se coucher et il n'avait encore rien pris. Il déplorait son sort et n'osait rentrer. Tout à coup, il entendit un grand bruit, et, levant la tête, il vit venir, du côté du soleil couchant, un cavalier tout habillé de rouge et monté sur un beau cheval noir, faisant jaillir le feu de ses quatre pieds et de ses narines et qui marchait sur la mer comme sur une route bien solide. Cela l'étonna fort ; il n'avait jamais vu pareille chose. Le cavalier vint droit à la barque et parla ainsi au pêcheur. — Eh ! bien, compère, la pêche est-elle bonne ? — Non, sûrement, monseigneur. — Et vous craignez d'être grondé par votre femme, en rentrant, n'est-ce pas ? — Hélas ! il n'y a plus un morceau de pain à la maison ; le boulanger refuse de nous en donner à crédit, et je ne sais comment nous ferons pour souper, ce soir.

— Je puis te tirer d'embarras ; si tu veux m'obéir, il ne te manquera rien à toi et à ta famille, non seulement ce soir, mais pendant sept années de suite.

— Je suis prêt à vous obéir, monseigneur ; quelles sont vos conditions ?

— Donne-toi à moi, dans sept ans d'ici, et tu prendras du poisson autant que tu voudras, et nul autre pêcheur de tout le pays de Léon n'en pourra prendre un seul, pendant tout ce temps-là, de sorte que tu deviendras facilement riche.

— Jésus, mon Dieu ! que dites-vous là ? Vous êtes donc le Malin-Esprit ? Non, jamais je ne ferai cela.

— A ton aise ; mais, je te préviens, alors, qu'aujourd'hui et demain et tous les autres jours de ta vie, il n'y aura pas de poissons pour toi dans la mer, et que tu seras battu par ta femme, et que vous finirez par mourir tous de faim !

Le pauvre homme réfléchit, se gratta le côté de la tête, puis il dit :

— Eh ! bien, j'accepte le marché !

Le cavalier lui présenta alors un parchemin en lui disant :

— Signe ceci avec ton sang.

— Je ne sais pas écrire, dit Kaour.

— Une seule goutte de ton sang sur le parchemin suffira.

Et avec la pointe de son couteau, le pêcheur se piqua le bras et laissa tomber une goutte de sang sur le parchemin.

— C'est bien ; dans sept ans, jour pour jour, trouve-toi sur ce rocher que voilà, et je viendrai t'y prendre ; et n'y manque pas, car en quelque lieu que tu sois, une fois les sept ans expirés, je saurai bien te trouver, et malheur à toi, s'il me faut aller te chercher ! Maintenant, tu peux jeter tes filets à l'eau, quand tu voudras.

Le cavalier partit alors, au grand galop, emportant le parchemin.

Kaour Gorvan, impatient de vérifier ses promesses, jeta ses filets à l'eau, et les en retira chargés à se rompre. Il les jeta une seconde, une troisième fois, et toujours il amenait en abondance les plus beaux poissons. Sa barque en fut vite pleine, et il retourna à la maison, tout joyeux, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps, et ne songeant plus au sombre pacte qu'il venait de signer. Il sifflait et chantait, en se dirigeant vers sa pauvre cabane, située sur le rivage, et sa femme et ses enfants, en l'entendant, vinrent à sa rencontre, en se disant : — Il faut que le père ait fait une bonne pêche, aujourd'hui !

— Allons, femme, allons, enfants, à l'ouvrage ! aidez-moi à décharger le bateau, vous voyez qu'il est plein à couler ! cria Kaour, en abordant.

Et la femme et les enfants sautèrent dans le bateau, en poussant des cris de joie. — Voyez mère, comme il y en a ! et comme ils sont beaux ! s'écriaient les enfants.

Ce soir là, on soupa bien dans la cabane du pêcheur, et il n'y eut ni plaintes, ni larmes, contre l'habitude.

Le lendemain matin, Kaour Gorvan partit en mer de bonne heure, pendant que sa femme et ses enfants allaient en ville, pour vendre le poisson de la veille. Ceux-ci s'en revinrent, le soir, les poches lourdes de gros sous et apportant du pain blanc, un peu de viande et une bouteille de vin, toutes choses dont on n'avait vu depuis longtemps dans leur cabane. Kaour arriva aussi avec son bateau, encore rempli à couler bas, comme la veille.

Tous les matins, à présent, le vieux pêcheur allait en mer avec son fils aîné, et la femme et les deux autres enfants allaient vendre le poisson, à Morlaix ; et tous les soirs, ils rentraient, les uns avec le bateau plein de poissons, et les autres avec leurs poches pleines d'argent. De cette façon, Kaour se trouva être à l'aise, et même riche, en peu de temps. Et ce qui paraissait

extraordinaire à tout le monde, c'est que les autres pêcheurs du pays ne prenaient plus rien. L'on en causait partout, et l'on croyait communément que Kaour avait quelque secret magique pour attirer le poisson dans ses filets et les éloigner de ceux des autres. Quelques-uns disaient même qu'il fallait qu'il eût vendu son âme au diable, pour avoir tant de chance. Enfin, il n'y avait pas de supposition qu'on ne fit.

Les trois fils, qui avaient alors de douze à quinze ans, furent envoyés à l'école, avec les enfants des bourgeois et des riches marchands de Morlaix. Un jour, l'aîné, voulant jouer à la toupie avec d'autres écoliers, fut repoussé par eux, et, comme il en demandait la raison, on lui répondit : — Nous ne voulons pas jouer avec toi, parce que tu n'es que le fils d'un pêcheur ; et si ton père est riche, c'est qu'il a vendu son âme au diable, pour avoir de l'argent.

Les trois frères furent bien étonnés de cette réponse, et, le soir, en arrivant à la maison, Robart dit à son père :

— Vous ne savez pas ce que m'a dit un camarade de l'école, mon père.

— Que t'a-t-il dit, mon fils ?

— Il m'a dit comme ça, que si vous êtes riche, c'est que vous avez vendu votre âme au diable, pour avoir de l'argent. N'est-ce pas ce n'est pas vrai cela, mon père ?

— Non, mes enfants, ce n'est pas vrai, répondit le vieux pêcheur. Mais, cette question parut le troubler, et il en devint triste et rêveur. Les deux aînés ne s'en inquiétèrent pas davantage ; mais le plus jeune devint aussi pensif, à partir de ce moment. A quelques jours de là, il dit à son père :

— Je vous ai entendu dire quelquefois, mon père, que vous avez un frère ermite.

— Oui, mon fils ; il habite dans la forêt du Crannou, où il est occupé nuit et jour à prier Dieu.

— Je voudrais bien connaître mon oncle l'ermite, mon père, et, si vous le permettez, j'irai le voir.

— Qu'irais-tu faire là, mon fils ? Mon frère, d'ailleurs, ne pourrait te recevoir convenablement. Tu n'as pas idée, à ce que je vois, de ce que c'est qu'un ermite. C'est un homme retiré du monde, qui passe toute sa vie à prier et à se mortifier, qui n'a pour toute nourriture que des racines d'herbes et quelques fruits sauvages, à l'automne, et qui couche sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller. Vois, si ce genre de vie te conviendrait, car mon frère ne pourrait guère te traiter mieux que lui-même.

— Tout cela ne m'effraye pas, mon père, et je vous supplie de me permettre d'aller voir mon oncle, à son ermitage.

Le père ne put résister aux instances de son fils, et Mabik partit, un beau matin, pour la forêt du Crannou. Arrivé dans le bois, il le parcourut en tous sens et découvrit enfin une hutte construite avec des branches d'arbres, contre le tronc d'un vieux chêne. Sur le seuil était agenouillé un vieillard à longue barbe blanche, les mains jointes et les yeux tournés vers le

ciel. L'enfant, à cette vue, s'arrêta, frappé d'admiration, et, comme le vieillard ne paraissait pas le voir, il s'agenouilla comme lui et pria aussi. La prière de l'ermite fut longue. Quand il se releva, Mabik s'avança vers lui, son bonnet à la main, et lui dit :

— Bonjour, mon oncle l'ermite.

— Bonjour, mon enfant ; mais suis-je bien ton oncle ?

— Oui : n'avez-vous pas, à Morlaix, un frère pêcheur nommé Kaour Gorvan ?

— C'est vrai, mon enfant, j'ai à Morlaix un frère pêcheur nommé Kaour Gorvan.

— Je suis son plus jeune fils, et je lui ai demandé la permission de venir vous faire visite.

L'ermite l'embrassa, en pleurant de joie, puis il lui demanda :

— Comment se porte mon frère Kaour ? Est-il heureux et aimé de Dieu ?

— Mon père se porte assez bien, mais, depuis quelque temps, il paraît avoir beaucoup de chagrin. Je ne sais pas bien qu'elle en est la cause, mais, je suis venu, mon oncle, vous prier de me garder auprès de vous quelque temps, pour m'instruire dans l'art de soulager les afflictions du corps et celles de l'âme, afin de pouvoir consoler mon pauvre père.

— Hélas ! mon pauvre enfant, la vie que je mène ici n'est pas faite pour toi. Jette un regard dans ma hutte et vois comme elle diffère des habitations ordinaires des hommes, même les plus pauvres.

— Mon père m'a déjà prévenu à ce sujet et n'a pu me retenir. Prier constamment, n'avoir pour toute nourriture que des racines d'herbes et quelques fruits sauvages, coucher sur la terre nue, tout cela ne m'effraye pas, mon oncle.

— Puisqu'il en est ainsi, mon enfant, tu peux rester.

Mabik resta donc auprès de son oncle l'ermite. Celui-ci, quand ils se promenaient ensemble, dans le bois, lui apprenait les vertus secrètes des herbes et des plantes, ainsi que maintes oraisons propres à guérir les maladies du corps et les infirmités morales. Quand le vieillard restait trop longtemps en prière, l'enfant s'amusa à aiguiser sur un galet qui était à la porte de l'ermitage un vieux couteau tout rouillé qu'il avait trouvé sur la route, en venant à la forêt.

Mais retournons un peu chez Kaour Gorvan, et voyons ce qui s'y passait, pendant ce temps.

Le terme fatal approchait, le jour où devaient s'accomplir les sept ans, et le vieux pêcheur devenait de jour en jour plus triste, et finit par tomber malade. Mais, sa maladie était d'un genre tout particulier. Il criait et se démenait, dans son lit, comme un véritable possédé. Ses cris et ses hurlements troublaient et effrayaient tout le voisinage. On avait fait venir tour-à-tour tous les médecins de la ville, puis ceux de Brest et de la ville d'Is, et aucun d'eux ne connaissait rien à sa maladie.

Un jour, le vieillard appela auprès de lui son fils aîné Robart, et lui dit :

— Mon fils, vous pouvez mettre un terme à un mal qui est terrible, comme vous le voyez ; seriez-vous disposé à faire ce qu'il faut pour cela ?

— Oui, mon père, je suis prêt à faire tout ce qu'il me sera possible, pour vous soulager.

— C'est le devoir d'un bon fils : prenez connaissance de ce qui est là-dessus.

Et il lui donna le parchemin fatal signé de son sang.

Robart le lut, avec effroi, et le vieillard lui demanda encore :

— Voulez-vous faire ce voyage pour moi, mon fils ?

— Mon père, répondit Robart, je suis prêt à donner ma vie pour vous, mais non mon âme.

Kaour Gorvan poussa un profond soupir et dit :

— Descendez et dites à votre frère Fanch de venir auprès de moi.

Fanch monta à la chambre de son père, lut le parchemin et fit la même réponse que son frère.

— Au moins, lui dit le vieillard, ne refuseras-tu pas d'aller trouver Mabik, qui est auprès de son oncle l'ermite, dans la forêt du Crannou, pour lui dire de venir me voir. Peut-être celui-là m'apportera-t-il quelque soulagement ?

— Oui, mon père, je ferai volontiers ce voyage pour vous, et je pars à l'instant.

Fanch prit deux chevaux dans l'écurie de son père, et partit aussitôt à la recherche de son oncle l'ermite et de son plus jeune frère.

Un jour que Mabik aiguisait son vieux couteau, selon son habitude, sur le galet qui était à la porte de l'ermitage, il fut étonné de voir venir vers lui un cavalier, avec deux chevaux, dont il montait l'un. Quand le cavalier ne fut plus qu'à quelques pas de la hutte, il reconnut son frère Fanch. Il s'avança vers lui, et dit :

— Est-ce toi, mon frère Fanch ?

— Oui, mon frère Mabik, c'est bien moi.

— Qu'est-ce qui t'amène ici, mon frère ? Comment est notre père ?

— Hélas ! bien mal, mon frère. Et Fanch lui conta tout.

— Te sens-tu le courage de faire ce voyage pour notre pauvre père, Mabik ?

— Oui, frère, je ferai volontiers ce voyage pour notre pauvre père, si notre oncle l'ermite consent à m'y accompagner.

— Où est notre oncle l'ermite ?

— Il prie, en ce moment, dans sa hutte ; il faut attendre qu'il ait fini.

Quand l'ermite eut fini de prier, ses deux neveux allèrent à lui, et Mabik lui présenta Fanch et lui fit connaître le sujet de son voyage ; il ajouta :

— Je suis prêt à faire ce que me demande mon père, si vous consentez à m'accompagner, mon oncle ?

Le vieillard, en apprenant la terrible nouvelle, poussa un profond soupir, leva les yeux et les mains au ciel, avec douleur, puis, il dit :

— J'ai besoin de consulter le ciel, avant de prendre une détermination, dans une si grave affaire ; demain matin, je vous donnerai ma réponse.

L'ermite passa toute la nuit en prières et à consulter ses livres, et, le lendemain matin, il dit à Mabik :

— Oui, mon enfant, je ferai avec toi ce redoutable voyage, et, si tu veux m'obéir de tout point, avec l'aide de Dieu, j'ai bon espoir que nous réussirons à sauver ton pauvre père ; mais, partons immédiatement, car il n'y a pas de temps à perdre.

L'ermite monta sur un des deux chevaux et prit Mabik en croupe derrière lui. Fanch était seul sur l'autre cheval.

Comme ils cheminaient ainsi, à travers la forêt, le vieillard demanda à Fanch :

— Regarde autour de toi, mon fils ; ne vois-tu rien d'extraordinaire ?

— Non, sûrement, mon oncle, répondit Fanch.

— C'est qu'alors tu ne marches pas dans la même voie que nous. Et toi, Mabik, ne vois-tu rien d'extraordinaire ? Regarde bien autour de toi.

— Je vois bien quelque chose, mon oncle, qui ne me paraît pas ordinaire.

— Que vois-tu, mon enfant ?

— Au milieu d'un buisson de coudrier, je vois une branche qui, différemment des autres, est dénudée de son écorce et s'élève, blanche et droite, comme un cierge.

— Tu es dans la bonne voie, mon enfant. Ton couteau coupe-t-il bien ?

— Je le crois, car je l'ai assez aiguisé pour cela.

— Eh ! bien, descends de cheval et va me couper cette branche ; mais, il faut la couper d'un seul coup et net.

Mabik descendit de cheval, se dirigea vers le buisson et coupa facilement la branche désignée, d'un seul coup de couteau : puis, il la présenta à l'ermite.

— C'est bien, mon enfant, lui dit celui-ci ; maintenant, coupe encore cette baguette en deux parties égales et conserve les sous ton bras, car nous en aurons besoin, plus tard.

Mabik fit ce que lui demandait son oncle, puis, ils continuèrent leur route.

Quand ils furent à environ une demi-lieue de Morlaix, l'ermite demanda encore à Fanch, qui marchait devant :

— N'entends-tu rien d'extraordinaire, mon enfant ?

— Non sûrement, mon oncle.

— C'est qu'alors tu ne marches pas dans la même voie que nous. Et toi, Mabik, n'entends-tu rien d'extraordinaire ?

— Si, mon oncle, répondit - il, d'un air triste.

— Qu'entends-tu, mon enfant ?

— J'entends les cris de mon père, sur son lit de douleur.

— Pressons le pas, pour lui porter quelque soulagement.

Ils mirent alors leurs chevaux au galop, et ne tardèrent pas à arriver au Dourduff.

L'ermite dit à son frère, en arrivant près de son lit :

— Hélas ! mon pauvre frère, dans quel état je vous trouve, et dans quelle société !

La chambre était toute pleine de diables hideux, qui tourmentaient le vieux pêcheur.

— Qu'on m'apporte, vite, un baquet d'eau et tout ce qu'il y a d'eau bénite dans la maison.

On apporta un baquet plein d'eau. L'ermite y versa une bouteille d'eau bénite, puis, prenant un balai, il le plongea dans le baquet et en aspergea toute la chambre. On entendit alors des cris étouffés et comme des bruits d'ailes, dans la cheminée : c'étaient les diables qui se sauvaient par là.

Aussitôt, le malade se trouva soulagé, et il cessa de gémir et de crier.

Le lendemain, au coucher du soleil, finissaient les sept ans, et, aux termes du pacte fatal, Kaour Gorvan devait se trouver au rendez-vous assigné, pour se livrer au diable. Cette pensée l'effrayait et le rendait malade. L'ermite le rassura et lui dit que, grâce à ses prières et au dévouement de son fils Mabik, il était encore possible d'éviter un si grand malheur. Le saint homme donna alors ses instructions à Mabik et lui dit :

— Tu te rendras, seul, sur une barque, jusqu'au rocher désigné. Tu emporteras les deux baguettes de coudrier que tu as coupées dans la forêt du Crannou, ainsi qu'une pierre à feu (silex), de l'amadou et un briquet. Arrivé au rocher, tu en feras trois fois le tour, sur ta barque, en traçant trois cercles sur sa base, avec une de tes baguettes. A chaque tour, il s'y produira une marche dans la pierre. Alors, tu monteras au sommet du rocher, tu t'y asseoiras et, prenant le silex, l'amadou et le briquet, tu tireras du feu et en approcheras tes deux baguettes, qui s'allumeront aussitôt, comme deux cierges. Tu les poseras debout sur le rocher, une de

chaque côté de toi, puis, tu attendras tranquillement. Bientôt après, tu entendras un grand bruit, et tu verras arriver du côté du couchant, un cavalier tout habillé de rouge et monté sur un beau cheval noir, qui marchera sur l'eau comme sur la route la plus solide. Le cavalier s'approchera de toi et t'invitera à descendre et à monter en croupe derrière lui. Tu lui répondras que, s'il veut t'avoir, il vienne te prendre. Il descendra de son cheval, et voudra gravir le rocher. Mais, dès qu'il aura mis le pied sur la première marche, il poussera un cri terrible et il remontera sur son cheval et partira au grand galop. Un instant après, arrivera un autre cavalier, avec deux chevaux. Il te priera aussi de descendre du rocher et de monter sur le beau cheval qu'il aura amené exprès pour toi. Tu lui diras, comme au premier, de venir te prendre. Il montera jusqu'à la seconde marche. Mais, il ressentira aussi une telle douleur que, renonçant à monter plus haut, il s'en retournera, comme le premier. Enfin, viendra un beau carrosse, attelé de deux chevaux superbes. Le cocher te priera, le plus poliment du monde, de descendre et d'entrer dans ce carrosse que t'envoie son maître. Tu lui répondras, comme aux deux autres, que tu es prêt à le suivre, mais, qu'il faut qu'il vienne te prendre sur ton rocher. Il montera jusqu'à la troisième marche ; mais, ne pouvant aller plus loin, il s'en retournera aussi avec son carrosse, en poussant des cris épouvantables. Alors, tu seras sauvé. Tu pourras descendre de ton rocher. Tu me retrouveras sur le rivage, où je resterai en prière, jusqu'à ton retour. Fais exactement tout ce que je viens de te dire, aie confiance en Dieu, qui sera avec toi, et tu délivreras ainsi ton père de la damnation éternelle.

Mabik prit de l'eau bénite et se signa, comme doit le faire tout bon chrétien en se mettant en voyage, puis il se dirigea vers le rivage de la mer, accompagné de son oncle l'ermite qui, dans le trajet, lui faisait répéter ses recommandations, pour qu'il n'oubliât rien. Ils s'embrassèrent, avant de se quitter, puis le jeune homme (il avait à présent 17 ans) monta sur la barque et se dirigea vers le fatal rocher, pendant que le vieillard, à genoux sur la grève, priait, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, immobile comme une statue de pierre.

Mabik arrive au rocher ; il en fait trois fois le tour, en traçant trois cercles à sa base, avec une de ses baguettes, et les trois marches s'y dessinent aussitôt. Il monte ensuite sur le sommet, allume ses deux baguettes, les place debout sur la pierre, une de chaque côté de lui, comme deux cierges, puis, il attend, avec confiance, en voyant que tout se passait, jusqu'alors, comme lui avait prédit le vieil ermite. Bientôt, il entend le bruit des pieds d'un cheval lancé au grand galop, et il voit venir à lui, du côté du couchant, un cavalier tout rouge et qui paraissait être au milieu des flammes, peut-être par l'effet du soleil couchant. Le cheval s'arrête au pied du rocher et le cavalier, ayant examiné Mabik, lui dit :

— Il me semble que tu n'es pas celui que je croyais trouver là ?

— Je suis venu à la place de mon père, si cela vous est égal ?

— Après tout, le père ou le fils, peu m'importe, et une âme en vaut une autre. Allons, descends, vite, de là ; viens ici, en croupe, et partons, car on t'attend là-bas.

— Je vous appartiens, je le reconnais, mais vous viendrez bien me prendre ici, si vous tenez à m'avoir.

Le diable, qui se doutait qu'on voulait lui jouer quelque tour, en voyant les trois marches dans le rocher et surtout les deux cierges allumés, ne se souciait pas de descendre de son cheval et, le prenant sur un autre ton :

— Il y a là-bas une grande fête, festin magnifique, musique, danses, le tout en ton honneur, et mon maître t'attend avec impatience ; hâte-toi donc de venir ici, et partons vite.

— Je suis vraiment touché de tout ce que vous me dites, mais, je vous le répète, si vous tenez à m'avoir à votre fête, vous viendrez bien me chercher jusqu'ici.

Le cavalier rouge, impatienté, sauta sur la première marche, poussa un cri de douleur, et ne pouvant aller plus loin, il remonta à cheval et partit, en faisant un vacarme de diable. Pour abrégé, il en fut de même pour le second diable, à cheval comme le premier, et le troisième avec son beau carrosse attelé de deux chevaux superbes (c'était, dit-on, le diable boiteux, le plus malin de tous les diables), n'eut pas plus de succès que les deux autres. Il alla jusqu'à la troisième marche ; mais, ne pouvant monter plus haut, il s'en retourna aussi, furieux et tempêtant.

Dès lors, Mabik était sauvé. Il descendit du haut du rocher, posa ses deux baguettes de coudrier sur l'avant du bateau, en guise de cierges, pour l'éclairer (car la nuit était venue), et se dirigea tout joyeux vers le rivage, où l'attendaient l'ermite, son père, sa mère et ses deux frères. Comme il allait ainsi tranquillement, poussé par une bonne brise et exempt désormais de tout souci, le géant Pharaüs, qui passait au-dessus de lui, dans un nuage, l'aperçut. — Quel beau garçon ! s'écria-t-il. Et, s'abaissant jusqu'au jeune homme, il l'enleva et l'emporta à son château, situé dans une île, au milieu de la Mer Rouge.

Cependant, le bateau aborda au rivage. Quand on vit que Mabik n'y était pas, son père, sa mère et ses frères se mirent à pleurer et à pousser des cris de détresse.

— Ne vous désolez pas tant, leur dit l'ermite, car je puis vous assurer que le diable ne le tient pas ; je sais où il est, et je retourne à mon ermitage, pour prier Dieu, afin qu'il se tire heureusement des épreuves qui l'attendent.

Et le vieillard prit son bâton et se remit en marche vers la forêt du Crannou.

En arrivant au château de Pharaüs, Mabik fut émerveillé de tout ce qu'il y vit. Il soupa avec le géant, qui ne lui parut pas un méchant géant, de sorte qu'il s'enhardit et lui demanda :

— Qu'aurai-je à faire ici, tous les jours ?

— Soupçons d'abord, lui répondit Pharaüs, puis, nous irons nous coucher, et demain matin, je te dirai cela. Mais, sois tranquille à ce sujet, ton travail ne sera pas bien pénible.

Le lendemain matin, comme ils déjeunaient ensemble, Mabik demanda encore au géant :

— Qu'aurai-je à faire ici, maître ?

— Rien. Tu n'auras qu'à te promener, boire, manger, dormir à ton gré. Rien ne te manquera dans ce château ; il te suffira de former un désir, quel qu'il puisse être, pour qu'il soit aussitôt

accompli. Seulement, je te recommande de ne toucher ni aux statues de marbre, ni aux animaux de pierre que tu verras en grand nombre dans la cour du château, ni à une ânesse qui est dans l'avenue, autrement, tu serais toi-même changé, à l'instant, en statue de marbre ou en âne de pierre, et cela pour l'éternité. C'est la seule défense que j'aie à te faire. Promène-toi partout, dans le château, dans les jardins et dans le bois, jusqu'à la mer ; tu verras partout des choses merveilleuses. Je vais m'absenter, pour un long voyage que j'ai à faire, et tu resteras seul, pendant un an et un jour.

— C'est bien long, un an et un jour, pour être toujours seul !

— Tu trouveras ici tant de belles choses et de merveilles de toutes sortes, que le temps ne te paraîtra pas long : mais, je te le répète, ne touche à aucune des choses que je t'ai désignées, autrement, j'arriverai à l'instant, quelque éloigné que je sois d'ici, et alors, malheur à toi !

Le géant fit signe à un nuage, qui descendit aussitôt dans la cour du château ; il monta dessus et partit.

Mabik, resté seul, regarda les statues de marbre et les animaux de pierre dont Pharaüs lui avait parlé. Il y en avait un très-grand nombre, dans des niches, autour du château et autour de la cour. Il voulut commencer par vérifier si ce que le géant lui avait dit relativement aux désirs qu'il formerait n'était pas pour se moquer de lui. Il souhaita avoir du lard, des saucisses, du boudin, du bon cidre et du café. Et tout cela lui fut servi sur-le-champ, par des mains invisibles. — C'est bien, se dit-il, je crois que je ne m'ennuierai pas vite, si cela continue ainsi.

Quand il eut mangé et bu à discrétion, il alla se promener dans l'avenue de grands chênes qui était devant le château. Il poussa jusqu'au bout de l'avenue et y vit une ânesse maigre, décharnée, couverte de boue desséchée, comme si elle avait été roulée dans une mare. Devant elle était un fagot d'épines, en guise de foin. Il s'approcha, et ne put s'empêcher de dire : — Pauvre bête ! A peine si tu peux te tenir sur tes jambes ! Quelle faute si grande as-tu donc commise, pour être traitée de la sorte ? — Et, oubliant la recommandation du géant, il se mit à la caresser et à la débarrasser de la boue qui la souillait. Il remarqua que ses deux oreilles se touchaient par les extrémités, et, en regardant de plus près, il vit qu'elles étaient traversées par une grosse épingle. Il retira l'épingle, et aussitôt l'ânesse devint une belle princesse, qui lui dit : — Malheureux, qu'as-tu fait ? As-tu donc oublié si vite la recommandation du géant Pharaüs ? Il va arriver, dans un moment, et tu seras changé en bête, comme moi, ou en chien de pierre, ou en statue de marbre. Cependant, comme c'est la première fois que tu lui désobéis, et qu'il t'aime beaucoup, peut-être te pardonnera-t-il. Mets-moi vite l'épingle dans les oreilles, comme devant, puis cours te mettre à genoux sur le seuil de la cour, et quand le géant arrivera, demande lui pardon, pleure, supplie et promets de ne plus lui désobéir. Je suis fille du roi d'Écosse, et j'ai été enlevée, comme toi, par Pharaüs et changée en ânesse, pour lui avoir désobéi. S'il te pardonne, peut-être parviendrons-nous à sortir d'ici, et alors, je t'emmènerai en Écosse, à la cour de mon père, et nous serons mariés ensemble. Mais replace, vite, l'épingle dans mes oreilles, car le géant arrive. Ne vois-tu pas ce nuage noir qui s'avance vers nous ? il est là-dedans. »

Mabik remit l'épingle dans les oreilles de la princesse, qui redevint aussitôt ânesse, puis, il courut au château et s'agenouilla sur le seuil de la porte de la cour. Pharaüs y descendit, au même moment, de son nuage.

— Pardon, maître, j'ai manqué ! dit le jeune homme, en tendant vers lui ses mains suppliantes.

— Oui, tu as manqué, et tu sais ce qui t'attend.

— Pardon, mon bon maître, pour la première fois ! je ne vous désobéirai plus jamais !

— Je n'ai pas l'habitude de pardonner, quand on me désobéit ; mais, comme tu es un joli garçon, et que tu me plais, je te pardonne, pour cette fois.

— Merci, maître, merci !

— Tu as interrompu mon voyage, mais j'y retourne, à l'instant.

— Pour combien de temps, maître ! Revenez le plus vite possible.

— Pour six mois.

— C'est bien long, six mois ! Donnez-moi au moins quelqu'un, homme ou femme, ou même un animal, pour me tenir société, pendant votre absence, car autrement je mourrai d'ennui, ici, ou ne pourrai observer vos recommandations.

— Je le veux bien. Tu trouveras, à l'extrémité de l'avenue de chênes, une ânesse maigre et décharnée et dont les oreilles sont traversées par une épingle, qui les réunit par les pointes. Tu retireras cette épingle, et aussitôt l'ânesse deviendra une belle princesse. C'est la fille du roi d'Écosse, qui a été punie ainsi de sa désobéissance. Tu pourras te promener et converser avec elle, à loisir, mais, sans jamais la toucher, même du bout des doigts, autrement, j'arriverai à l'instant, et alors, plus de pardon pour toi ; vous seriez changés tous les deux en deux chiens de pierre, un de chaque côté de la porte de la cour.

Le géant remonta alors sur son nuage, et partit. Mabik, de son côté, courut à l'ânesse. Il retira l'épingle de ses oreilles, et la belle princesse reparut, et lui dit : — Cela va bien ! Cherchons, à présent, les moyens de fuir d'ici, et ne perdons pas de temps. Allons au cabinet de Pharaüs, pour consulter ses livres de magie ; peut-être y trouverons-nous, quelque part, où réside sa vie, car c'est un corps sans âme, et sa vie ne réside pas dans son corps.

Et les voilà de courir au cabinet du géant, et de feuilleter avec ardeur les gros et les petits livres qui s'y trouvaient en grand nombre. Ils y voyaient des choses et apprenaient des secrets qui les faisaient trembler d'effroi et pâlir d'horreur. Mais, ils ne trouvaient pas le livre qui renfermait le secret de la vie de Pharaüs. Après plusieurs jours de recherches vaines, ils finirent pas découvrir un petit livre rouge, sous un tas d'autres livres. C'était celui-là ! — Nous sommes sauvés ! s'écrièrent-ils aussitôt. — Ils apprirent, dans ce petit livre, que la vie du géant résidait dans un vieil arbre de buis qui était dans le jardin du château. Pour le tuer, il fallait abattre cet arbre et en couper la principale racine, d'un seul coup de cognée, sans

écorcher ni froisser trop rudement aucune des autres racines plus petites, sans quoi Pharaüs arriverait aussitôt, et tout serait perdu.

— C'est bien, se dirent-ils. La chose est difficile ; mais, nous avons six mois, moins quelques jours, pour dégager les racines de l'arbre de la terre qui les recouvre, et il faut espérer que cela nous suffira : ne perdons pas de temps, toutefois.

Et ils se rendirent au jardin et reconnurent facilement l'arbre désigné dans le petit livre rouge. C'était un buis magnifique. Ses branches couvraient près d'un arpent de terre. Pelles et pioches ! souhaita Mabik ; et deux pelles et deux pioches furent rendues sur-le-champ auprès d'eux. Ils se mirent alors au travail, avec ardeur. Ils commencèrent par ouvrir une tranchée profonde autour de l'arbre, assez loin du tronc, pour ne point rencontrer de racines courantes. Quand ils eurent pratiqué cette tranchée, ils se rendirent, suivant les instructions du petit livre rouge, à un grand étang, qui était au bas du jardin, et dont les bords étaient parsemés de plumes d'oies et de cygnes. Ils en rapportèrent, tous les deux, leur charge de ces plumes, et, avec elles, ils se mirent à défaire la terre peu à peu, en avançant lentement vers le tronc de l'arbre, et en évitant d'écorcher les petites racines. Travail long et ennuyeux, mais leur vie en dépendait.

La veille du jour où finissaient les six mois, et où le géant devait revenir, le travail était terminé, et, après avoir enlevé toute la terre qui recouvrait les racines, ils en découvrirent une bien plus grosse que les autres et qui plongeait en terre profondément et en droite ligne, sous le tronc. C'était là la maîtresse racine où résidait la vie de Pharaüs. — Une bonne cognée, bien aiguisée ! souhaita Mabik. Et la cognée arriva sur-le-champ. Otant, alors, sa veste, et retroussant les manches de sa chemise jusqu'aux coudes, Mabik réunit toutes ses forces et déchargea un coup vigoureux sur la racine. Il la trancha net, et l'arbre tomba, avec fracas.

Au même moment, on entendit un bruit épouvantable dans l'air. Un grand nuage noir rassa le château, en renversa une aile et alla tomber dans la mer, en faisant bouillonner l'eau. C'était le géant qui tombait dans le gouffre, pour ne plus en ressortir. Il était mort ! Alors, les statues de marbre, qui étaient autour, du château, descendirent de leurs piédestaux et devinrent autant de princes, de princesses, de ducs, de barons, qui vinrent remercier Mabik et la princesse d'Écosse ; puis, ils partirent, dans toutes les directions. De même des animaux de pierre qui étaient dans la cour, et des oies et des cygnes qui étaient sur l'étang. C'étaient autant de personnages enchantés.

La princesse d'Écosse, qui avait étudié les livres de magie du géant, dit alors à Mabik : — Ne perdons pas de temps, et partons tout de suite pour votre pays, afin de sauver votre père et votre mère, que le roi de Brest a condamnés à mourir sur l'échafaud, demain matin, parce qu'ils sont accusés de vous avoir vendu au diable.

Et ils s'élevèrent tous les deux en l'air, en se tenant par la taille, et arrivèrent, vite, par ce chemin, à Morlaix.

Il était temps ! l'échafaud était dressé sur la grande place et le père et la mère de Mabik montaient déjà à l'échelle, quand nos deux voyageurs descendirent du ciel, au milieu de la foule ébahie.

— Arrêtez ! cria aussitôt la princesse, en s'adressant au bourreau et aux juges ; — arrêtez, vous allez faire mourir deux innocents : voici leur fils, que le diable ne tient pas encore, et qui sera bientôt mon mari.

Les deux vieillards furent remis en liberté et ils se jetèrent dans les bras de leur fils, en pleurant de joie. Tous les spectateurs en étaient émus.

— Allons, à présent, en Écosse, à la cour de mon père, pour nous marier, dit alors la princesse à Mabik : votre père, votre mère et vos frères viendront aussi avec nous.

Et ils montèrent tous dans un beau carrosse, qui s'éleva en l'air et se dirigea vers l'Écosse, au grand étonnement des habitants de Morlaix.

Mabik et la princesse furent mariés ensemble, et il y eut, à cette occasion, des festins et des fêtes magnifiques, pendant un mois entier.

Le vieil ermite, averti par un ange que Mabik était de retour dans son pays, sain et sauf, cessa, alors seulement, de prier, et mourut de joie, à cette nouvelle. Son âme alla tout droit au paradis. Pussions-nous y aller tous la rejoindre, un jour !

#### IV

— J'ai entendu, à Plouaret, dit Jolory, plusieurs contes, où un père vend au diable, non pas sa propre âme, mais celle de son enfant encore à naître, et ordinairement sans le savoir. Le marché se conclut sous cette forme, par exemple : — Donne-moi, dit le malin esprit, ce que ta femme porte en ce moment, et je te ferai riche à souhait. — Le pauvre homme (car c'est presque toujours un pauvre malheureux comme moi), qui, en sortant de chez lui, a envoyé sa femme porter un sac de blé au moulin, ou chercher du bois mort au bois, est convaincu qu'elle porte sur son dos un sac de blé ou un faix de bois et promet facilement. Hélas ! sa femme est enceinte et c'est l'enfant qu'elle porte dans son sein qu'il a vendu au diable ! Heureusement que, comme dans le conte de Gorvel, un saint ermite se trouve toujours à point pour retirer l'âme des griffes de Satan, au moment où il s'apprête à l'emporter.

La fin du conte de Gorvel, à partir de l'enlèvement de Mabik par le géant Pharaüs, je l'ai également entendue, mais pas dans le même conte ; cela forme un conte à part.

— C'est vrai, dit Francès ; cet épisode appartient à un autre type, celui du magicien trompé par son valet, qui lui enlève sa fille et lui dérobe le secret de sa science ; ou bien encore au type du corps sans âme, dont il y a plusieurs versions, comme de l'autre. Gorvel a, sans doute,

cru augmenter l'intérêt de son récit, en y ajoutant, de sa propre autorité, cet épisode, qui lui est étranger.

— Je l'ai entendu conter ainsi par mon père dit Gorvel, et je n'ai rien ajouté de mon cru.

— Je le crois, puisque vous l'affirmez, répondit Francès ; mais, c'est une habitude très-répandue parmi les conteurs que de coudre ainsi bout à bout, — et sans beaucoup d'art, ordinairement, — des épisodes empruntés à différentes fables, pour allonger le récit et le rendre plus émouvant. Par exemple, l'épisode de la jeune princesse que le héros délivre d'un serpent ou dragon à sept têtes, en tuant le monstre, est un de ceux dont on abuse le plus, et il est des conteurs qui trouvent moyen de l'introduire dans presque tous leurs récits.

— Qu'est-ce qu'un corps sans âme ? demanda le petit pâtre Ar Gwenedour.

— Un corps sans âme, lui répondit Francès, est un Être, un monstre dont la vie ne réside pas dans son corps, et qui ne peut être tué qu'en l'attaquant dans le lieu même où elle se trouve, ce qui n'est pas facile à découvrir. Vous avez vu que la vie du géant Pharaûs résidait dans la racine d'un arbre de buis. Qui se serait jamais avisé de l'aller chercher là ? Dans d'autres contes du même type, que j'ai entendu conter, la vie du monstre se trouve dans un œuf, lequel œuf est renfermé dans un canard ou un pigeon ; le pigeon ou le canard, dans un lièvre ; le lièvre, dans un loup ; le loup, dans un lion, et enfin le lion, dans un coffre cerclé de fer, au fond de la mer, ou sous les racines d'un vieux chêne, dans la forêt. Le héros doit d'abord trouver ce coffre, puis tuer successivement tous ces animaux renfermés les uns dans les autres, s'emparer de l'œuf et le briser sur le front du géant. Il est aidé dans cette recherche par différents animaux à qui il a d'abord rendu service et qui lui en témoignent ainsi leur reconnaissance. Le monstre s'affaiblit à chaque animal qui est tué de ceux qui cachent le principe de sa vie, et quand le héros lui brise l'œuf sur le front, il expire aussitôt et son château s'écroule et s'abîme avec lui, avec un vacarme et un fracas épouvantables. Alors, le héros et la fille du géant montent dans un carrosse fée, qui voyage par les airs, et se rendent à la cour d'un roi quelconque, où ils se marient ensemble.

— Il paraît qu'autrefois, dit Fancho, on vendait assez facilement l'âme de ses enfants au diable, ou même son âme propre, pour avoir de l'argent ; aujourd'hui, le cas est beaucoup plus rare.

— C'est-à-dire, dit Ewenn, qu'on ne croit plus autant au diable, qui perd tous les jours de son crédit, et dont les enfants même se moquent. Autrefois, on le voyait fréquemment, nous assure-t-on ; aujourd'hui, personne ne le voit plus.

— On lui a aussi joué tant de mauvais tours, sur la terre, que cela se comprend facilement, dit Ann Drane. Et puis, ce qui m'étonne, c'est que presque toujours il était joué et berné, quelque malin qu'on le dise pourtant.

— Ce n'est plus guère que sous la forme de chat noir, dit Katel, qu'on le voit de nos jours.

— C'est vrai, dit Jolory, il y a des bonnes femmes, — et des hommes aussi, — qui sont encore assez simples pour croire qu'il y a des chats noirs qui sont de vrais diables, produisent de l'argent à volonté et enrichissent leurs possesseurs, de cette façon.

— God Laz-Bleiz, de Kervran, avait un de ces chats-là, dit Ar Floc'h, qui la fit riche, en très-peu de temps.

— Il y a quelques années, dit Jolory, une curieuse affaire de chat noir de ce genre, qui se dénoua en justice de paix, fit du bruit à Belle-Isle-en-Terre et aux environs. Un homme du côté des bois, de Loguivy-Plougras ou de Lohufic, et qui croyait aux chats noirs qui font de l'argent (*a gac'h arc'hant*), acheta un animal de cette espèce, d'une vieille femme de Bégard, je crois, ou de Pédervec. Le marché fut conclu et le chat estimé et accepté par la partie prenante pour trois cents francs. Au jour dit pour la livraison de l'animal, la vieille se trouva à Belle-Isle avec son chat enfermé dans un sac et qu'elle livra, devant trois témoins, en échange de la somme convenue, trois cents francs, plus le sac. L'acquéreur emporta la précieuse bête chez lui, croyant tenir sa fortune dans le sac. Le chat fut enfermé dans un cabinet, d'où il ne pouvait s'échapper. Le lendemain matin, son nouveau propriétaire n'eût rien de plus pressé, en se levant, que d'aller s'assurer s'il avait fait son devoir. Mais, il ne trouva dans le cabinet la moindre pièce d'or, ni même d'argent. — Ce sera, sans doute, pour demain, se dit-il, car le chat doit être tout dérouté de ce changement subit de domicile, et il faut lui laisser le temps de se familiariser avec les lieux et son maître. — Et il déposa à sa portée une jatte pleine de lait doux, plus deux souris qui venaient d'être prises à la souricière. Mais, le lendemain, le résultat fut le même ; pas la moindre pièce d'or ni d'argent ; et le surlendemain, de même, et enfin pendant huit jours. Alors, notre homme, s'apercevant qu'il était joué, se rendit chez la commère qui lui avait vendu le chat, le lui rendit et réclama ses trois cents francs. Mais la vieille ne voulait pas rendre l'argent, prétendant que le chat était bon, qu'il faisait son devoir chez elle et qu'elle n'était pas cause s'il ne voulait pas le faire ailleurs. Bref, il fallut aller devant le juge de paix, qui condamna la femme à restituer l'argent.

— Faut-il qu'il y ait des gens assez simples pour ajouter foi à de semblables folies ! dit Pipi Ar Morvan.

— La croyance aux chats noirs qui produisent de l'argent est encore assez commune, dans le peuple, dit Jolory.

— Chantez-nous, à présent, un beau gwerz, Marc'harit, dit Katel.

— Savez-vous le gwerz de Katel-Gollet ? demanda Francès.

— Oui, je sais le gwerz de Katel-Gollet, répondit Marc'harit.

— Eh ! bien, chantez-le nous ; il y a longtemps que je ne l'ai entendu.

Et Marc'harit, tout en tournant son rouet, chanta le sombre gwerz que voici :